

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 42 (2005)
Heft: 1662

Artikel: Biennale d'art de Venise : tellement contemporaine
Autor: Danesi, Marco
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1013687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tellement contemporaine

**Les œuvres prolifèrent sur la Lagune. Elles brouillent les sens et les matières.
Et la beauté se balade éphémère avec le monde aux trousses.**

Le portail de l'église de San Stae est fermé. Impossible de voir l'installation de Pipilotti Rist. Des pèlerins, fans de Tiepolo et de Benoît XVI, ont protesté à la vue du paradis terrestre peuplé de nus féminins projetés contre le plafond de l'église. Sans hésiter, le curé a bouclé la maison de Dieu, aux fidèles et aux profanes, à la barbe du contrat de location conclu avec l'Office fédéral de la culture. Car l'artiste saint-galloise, égérie d'Expo.01, fait partie de la troupe envoyée sur la Lagune pour représenter la Suisse. Les vaporetti qui grondent à deux pas dans l'eau verte du Canal Grande effacent vite la déception. Un beau dimanche d'automne descend sur Venise.

Des promeneurs dans l'obscurité

Censure ou pas, le curé s'en défend barricadé dans la prière, l'Arsenale ouvre à dix heures tapantes ses portes. Les œuvres flotent dans l'humidité froide des Corderie, une enfilade nocturne de halles. C'est le ventre d'une baleine. Je suis Pinocchio. Immédiatement, la rage féministe compulse les statistiques de la ségrégation sexuelle et raciale, en art et ailleurs. Même si pour la première fois la Biennale a confié à deux femmes espagnoles le destin de ses deux expositions thématiques. L'une concentrée dans le pavillon Italia, centre névralgique des Giardini di Castello, intitulée *L'expérience de l'art* réalisée par Maria de Corral. Et l'autre, *Encore un peu plus loin*, sous la direction de Rosa Martinez, occupe l'Arsenale.

Les affiches fluo des Guerilla Girls mordent à pleines dents avant d'avaler les promeneurs à la lumière fade d'un lustre de tampax, une sorte de glotte géante qui vibronne au seuil du tube digestif. Une femme élégante casse au ralenti de la vaisselle d'époque sur un écran suspendu. Les tableaux naïfs, bruts, thérapeutiques d'une cantatrice turque, seul souvenir de peinture, assistent au spectacle. La nuit gobe le sérieux tout militant des vidéos d'une performer qui se rase en public, se soumet à une opération transformant son pubis, livre aux policiers le sang de leurs victimes et se fouette en direct le jour du vernissage autant de fois que les

femmes tuées au Guatemala en une année. Puis, quatre Russes goguenards emboîtent le mauvais goût potache en courtes séquences filmées où ils sodomisent des jeunes filles mortes de rire, se poussent et se tapent pour rien, s'empiffrent de viande et de sauces jusqu'au vomissement. On peut aussi simuler ses propres funérailles en musique avec certificat de décès livré au terme de la séance. Ou s'encanailler dans l'univers travesti de Leigh Bowery, transformiste infatigable et vedette hystérique des clubs londoniens, mort à 33 ans le 31 décembre 1994.

La kermesse de cris et de châtements dans la procession de 49 artistes - tous pays confondus - vise l'étourdissement, parfois charnel parfois new-age. Et ça marche. La foule fantomatique vacille (déjà plus de 160 000 entrées). Elle avance en tâtonnant, recule, zigzague. Grisée et aveugle, à cheval du vrai et du faux, du convenable et de l'intolérable, de l'art et de la farce. Proche de l'euphorie vécue au milieu des allées rutilantes des hypermarchés. Encore un peu plus loin dans le dérèglement. Dans l'illusion d'aller contre-courant. A l'image de Kimsooja, Coréenne exilée à New York, saisie immobile, tournant le dos à la caméra, au milieu du flux incessant des personnes dans six villes du monde. Quitte à se réveiller avec la gueule de bois face à l'intransigeance innocente d'un prêtre ou aux réticences administratives qui ont empêché Gregor Schneider de dresser un cube noir géant, cousin de La Mecque, au centre de la place Saint Marc.

L'officiel et l'incongru

Les Giardini di Castello respirent l'air du large. Les pavillons rappellent le Ballenberg bernois, si contemporain. Les bâtiments accusent sans honte les époques et les idéologies de leurs commanditaires. Chaque pays, maître chez lui, y expédie les artistes de son choix. Seul le pavillon Italia, désormais trop grand, mussolinien et à l'architecture labyrinthique proche du sudoku, rassemble les pièces de 42 créateurs, morts ou vifs. De salle en salle, d'aparté en mezzanine, l'art vire au bazar. International, riche en stars. Omnipotent et total, s'il le faut, égal des mots et des

phrases de Barbara Kruger qui couvrent la façade de l'immeuble, ou de l'animation polyptyque de William Kentridge, en route vers la lune. Dans le souk multimédia, à coup de pixels et mégabits, la peinture refait surface via Francis Bacon, Marlen Dumas, Matthias Weischer. Mais ce n'est qu'un sursaut, une anomalie. L'hybride, énigmatique et individualisé à l'extrême, dicte sa loi. Plus c'est fou plus c'est beau. Alors que les conventions refoulées, malaxées par des moi exubérants, marquent chaque œuvre de leur absence.

Le village en fête dans la boue de l'acqua alta, vraiment vénitienne, vit ses excès aux frais du prince. Le roi retrouve ses bouffons. Les bouffons réclament son roi. Bref, l'Etat paie et les artistes créent, sans trop se froisser. Ainsi l'Autrichien Hans Schabus écrase le foyer de son pays sous une montagne factice digne d'un emballage de Christo. Les murs du pavillon de la Serbie Montenegro exhibent ni plus ni moins les empreintes laissées par l'exposition d'il y a deux ans. Norvégiens et Suédois démontent portes et fenêtres afin de laisser pousser au centre de l'espace trois arbres qui percent le plafond. Un vent idiot souffle à travers les étages du palais russe. Et la Suisse, plutôt bon enfant, se contente d'une métaphore gymnique tournée par Shahryar Nashat dans les salles du Louvre consacrées à Rubens, d'une interview confession du frère dépressif d'Ingrid Wildi et d'un roman-photo monté par Gianni Motti sur l'affaire d'un homme d'affaires.

Enfin, avant de trébucher sur les vestiges des têtes colossales de Thomas Schütte, sculpteur allemand, ou de se distraire à la vue de Jocondes informatisées du peintre russe George Pusenkov, disséminées entre calli et fondamenta, il vaut la peine de mater le chronomètre de Gianni Motti accroché au fronton du pavillon fédéral. Il décompte le temps qui nous sépare de la fin du monde. L'exception ultime vers la normalité. En somme, le paradis, loin de la susceptibilité des hommes et des religions. *md*

Le site de la Biennale:
www.labiennale.org/it/index.html